Les déchiffrements de l'expérience politique tanzanienne à l'horizon du populisme

Marie-Aude Fouéré

▶ **To cite this version:**

Marie-Aude Fouéré. Les déchiffrements de l'expérience politique tanzanienne à l'horizon du populisme . Les cahiers d'Afrique de l'Est, 2012, 45, pp.131-146. halshs-00857869

HAL Id: halshs-00857869
https://shs.hal.science/halshs-00857869

Submitted on 13 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les déchiffrements de l'expérience politique tanzanienne à l'horizon du populisme

Marie-Aude Fouéré

Résumé

Partant de la considération que le concept scientifique de « populisme » est un signifiant flottant, l'article vise à rendre compte des modalités de son assignation à des idées, des hommes et des pratiques politiques en Tanzanie socialiste et post-socialiste. Il montre que la qualification d'un phénomène politique par le label de « populisme », qu'elle soit savante ou populaire, renseigne moins sur les modalités concrètes des rapports entre gouvernants et gouvernés qu'elle ne met en lumière les aléas des épistémès de la science politique et les effets de la circulation de lexiques mondialisés.

Partant du constat que le concept de « populisme » n'a pas de définition scientifique précise en raison du foisonnement, dans le temps et dans l'espace, des phénomènes politiques qui lui sont accolés ; de sa circulation entre différents champs sociaux et différentes catégories d'acteurs suivant des logiques variées situées entre les deux pôles du savant et du profane ; et de l'investissement émotionnel auquel il donne lieu, on peut se demander si l'ambition de déchiffrer l'expérience politique tanzanienne à l'horizon du populisme n'est pas compromise d'avance. Si par cette ambition, il fallait penser que la présente contribution vise à partir d'une « essence » du populisme définie selon quelques composants communs de définition, auxquels serait confrontée l'entreprise politique tanzanienne, on peut en effet déjà annoncer son échec. On n'aboutirait en effet qu'à une relecture de la vie politique tanzanienne au prisme d'un nouvel « -isme ». On ne trouvera donc aucunement ici une tentative de décryptage du pouvoir en Tanzanie qui viserait à répondre à l'alternative stérile : est-ce du populisme, oui ou non ? Par contre, en prenant pour point de départ le fait que le « populisme » est tout d'abord une étiquette, un label, bref un signifiant par définition flottant, et qu'en tant que tel, il est constamment référé à des ensembles de signifiés concrets ou discursifs pour donner lieu à des mises en discours multiples, que celles-ci prennent la forme de conceptualisations savantes ou d'emplois ordinaires, une voie d'analyse féconde s'ouvre : celle qui consiste à tenter de saisir les nœuds d'articulation, toujours mouvants, entre le signifiant « populisme » et ses divers signifiés. Pour ce faire, nous posons qu'il convient de saisir la circulation du concept de populisme en rendant compte de ses formes, de ses acteurs et de ses logiques. Par ailleurs, loin de penser que cette circulation opèrerait de manière autonome, on cherchera à la replacer dans le réseau des autres qualifications dont usent les individus et les groupes sociaux lorsqu'il s'agit de nommer le politique. Cette analyse d'une circulation conceptuelle entraîne nécessairement la rencontre avec les mises en discours savantes et non savantes du populisme. Du côté des mises en discours savantes, on trouve principalement les essais de définitions du populisme sur la base de variables générales permettant de construire un idéal-type du populisme. Du côté des mises en discours non savantes, on observe des usages pragmatiques et situationnels largement informés par des stratégies historiquement situées. Cet article explore ces usages variés du concept de populisme dans le cas de la labellisation de la voie de développement économique et social poursuivie par le régime du premier président de Tanzanie, Julius Kambarage Nyerere, entre 1967 et 1985. Ce panorama historique du politique en Tanzanie donnera aussi la mesure des nouveaux usages du label de populisme en Tanzanie post-socialiste.

Sociologie politique et populisme en Afrique

Les références au « populisme » sont peu fréquentes dans la littérature savante sur le politique en Afrique. Elles sont quasiment absentes des travaux parus entre 1960 et 1980, et restent rares dans la littérature récente. La conjonction de différents facteurs explique ce phénomène. Tout d'abord, au sortir de la colonisation, c'est en référence aux concepts d'« anticolonialisme », de « nationalisme », de « socialisme » et de « panafricanisme » tels qu'ils sont mobilisés par les leaders nouveaux politiques que sont abordés analytiquement les régimes politiques de la postindépendance et les idéologies qui les portent. Les essais politistes de définition du « socialisme africain » théorisé par des hommes tels que Julius Nyerere, Léopold Senghor ou Kwame Nkrumah[1], ainsi que les travaux de présentation et d'analyse comparée des nouvelles idéologies politiques qui émergent en Afrique[2] exposent les fondements intellectuels qui leur servent de support sans référer à la catégorie politiste de populisme. Les socialismes africains y sont évalués à l'aune des socialismes européens, par la mise en lumière de leur ancrage dans la pensée politique européenne mais aussi de leurs caractères spécifiques. Certes, la figure du peuple n'est pas absente puisque dans ces « philosophies » politiques africaines, comme elles sont parfois appelées, le peuple apparaît sous la forme d'une communauté unie par une même expérience de l'esclavage et de la colonisation porteuse de violence et d'aliénation, mais aussi par le combat pour la liberté et la souveraineté et par le partage d'une culture, de traditions communes. Il s'agissait alors, par le biais de mesures politiques adéquates, de retrouver la fierté d'une culture africaine précoloniale pensée en terme d'authenticité culturelle écrasée par des siècles de servitude, tout en introduisant les éléments de modernité propices au développement économique, social et politique que la colonisation avait entravé. Mais les analystes politistes renvoient à ces projets politiques non pas en référence à la catégorie savant de « populisme » mais dans le cadre analytique alors dominant, celui du développementaliste et du marxiste, au sein duquel sont articulés les concepts de socialisme, d'impérialisme, d'exploitation, de développement, de formation de classes et de modes de production.

En second lieu, des années 1960 jusqu'au début des années 1980, la littérature académique sur le populisme tente de fixer une définition savante du concept de

[1] Voir le grand classique sur le socialisme africain, Friedland W.H. & Rosberg C.G. Jr. (ed.), *African Socialism*, Stanford, Stanford University Press, 1964. Pour la Tanzanie, voir Coulson A., *African Socialism in Practice : The Tanzanian Experience*, Nottingham, Spokesman 1979.

[2] Parmi une vaste littérature, voir notamment Mutiso G.M. & Rohio S.W., *Readings in African Thought*, London, Heinemann Educational Books, 1979.

« populisme » en arguant de son application stricte à des épisodes historiques bien circonscrits de l'histoire européenne, russe et américaine[3]. Le terme est réservé à des usages historiographiques pour référer aux populismes dits « historiques » : le populisme agraire russe (*narodnitchestvo*), humaniste et « progressiste », de la seconde moitié du 19ème siècle ; le populisme agraire américain, anti-capitaliste et réformiste, de la fin du 19ème siècle ; les populismes latino-américains de type autoritaire du milieu du 20ème siècle. Ces efforts d'ancrage du label de « populisme » dans des configurations historiques et géographiques très spécifiées n'expliquent cependant que partiellement la faiblesse de ses occurrences dans la littérature africaniste. On sait en effet que cette faiblesse reste du fait que le label de populisme a toujours résisté à sa délimitation savante. Comme le rappelle Pierre-André Taguieff[4], un usage « dévoyé » du terme de populisme voit le jour au sein même du champ académique dès la décennie 1950. Le qualificatif « populiste » est alors accolé à des phénomènes politiques de type antidémocratique et démagogique comme le poujadisme français des années 1950 et le powellisme britannique des années 1960-70. On peut aussi, selon cet auteur, ranger dans ces formes de désignation dévoyée certains écrits sur la période du maccarthysme et de la chasse aux sorcières aux Etats-Unis pendant la Guerre Froide. Ceci explique qu'il convient aussi de chercher du côté des connotations négatives qui accompagnent le terme de populisme les raisons d'une résistance à son emploi dans les travaux de sociologie politique sur l'Afrique. C'est parce que « *le terme de populisme (…) est communément utilisé en tant que diagnostic d'une maladie* », parce qu'il « *a de fort accent de condamnation et ne décrit pas seulement un phénomène social, mais un problème politique et moral* »[5] que les témoins des projets post-coloniaux africains ont été réticents à en user. Ceci est d'autant plus vrai que ces projets ont souvent soulevé de grands espoirs chez les observateurs de la construction des nouveaux Etats africains. On sait que l'expérience tanzanienne a suscité un réel enthousiasme dans les cercles universitaires gauchistes européens[6], chez des penseurs non universitaires de la modernité tanzanienne[7] et au sein des

[3] Voir notamment l'histoire du concept de populisme dans les travaux de Taguieff P.-A., « Populismes et antipopulismes : le choc des argumentations », *Mots. Les langages du politique*, 55(1), 1998 et *L'Illusion populiste. De l'archaïque au médiatique*, Paris, Berg, 2002 ; Hermet G., *Les populismes dans le monde, Une histoire sociologique, XIXe-XXe siècle*, Paris, Fayard, 2001 ; Gallissot R., *Populismes du Tiers-Monde*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; Rioux J.-P., *Les Populismes*, Paris, Perrin, 2007.

[4] Taguieff, 2002, *op.cit.*

[5] Canovan M. *Populism*, New York, Harcourt-Brace Jovanovitch, 1981, p.300, cité et traduit dans Gallissot, *op.cit.*, p. 14.

[6] Dumont R., *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Le Seuil, 1962.

[7] Urfer S., *Ujamaa, espoir du socialisme africain en Tanzanie*, Paris, Aubier 1971 ; Joinet B., *Le soleil de Dieu en Tanzanie*, Paris, Editions du Cerf, 1977 ; Amitiés franco-tanzaniennes, *La Tanzanie : Vers un autre développement ?*, Paris, Amitiés Franco-Tanzaniennes, 1981 et *La Tanzanie, espoirs et réalités*, Paris, Amitiés Franco-Tanzaniennes, 1983.

gouvernements sociaux démocrates scandinaves, au point qu'on a pu parler de « tanzaphilie »[8] pour rendre compte de cet « investissement affectif excessif »[9]. Plutôt donc que de renvoyer à une catégorie savante péjorative ou « disqualificatoire »[10], ou de réduire le socialisme tanzanien à n'être qu'un avatar africain d'expériences historiques européennes, c'est l'exceptionnalité de la voie de développement tanzanienne qui a été mise en exergue. Ceci explique que le terme swahili d'« *ujamaa* » – traduit par « socialisme à l'africaine » (*African socialism*) par Nyerere lui-même – ou l'expression de « troisième voie » reviennent bien plus fréquemment dans les écrits universitaires sur la Tanzanie socialiste que les concepts génériques de la science politique européenne qui auraient contribué à banaliser l'expérience tanzanienne.

Enfin, jusque dans les années 1980, les réalités politiques africaines ont majoritairement été considérées, chez les africanistes aussi bien que parmi les spécialistes des autres aires géographiques, comme irréductibles aux définitions scientifiques et aux classements comparatistes en raison du supposé ancrage des sociétés africaines dans la dépendance à la tradition, l'immaturité intellectuelle et sociale ou l'immobilisme anhistorique. Le travail de banalisation de l'Afrique qui fut entrepris à bras-le-corps dans les années 1980[11], c'est-à-dire l'extirpation de l'Afrique d'une irréductibilité politique qui était le produit d'une projection de l'esprit empreinte d'un ensemble de stéréotypes racistes, de préjugés pseudo-scientifiques et de représentations misérabilistes, et non déduite d'une confrontation aux situations historiques concrètes, n'a permis la reconsidération des dynamiques politiques des sociétés africaines que tardivement dans l'histoire des sciences sociales.

La conjonction de ces différents facteurs explique l'apparition tardive des essais de relecture des expériences politiques africaines de la post-indépendance par le biais de la catégorie analytique de populisme. Ce n'est qu'à partir des années 1980, au moment où la science politique s'intéresse aux nouveaux « styles » et « mouvements » politiques qui émergent en Europe et en Amérique Latine[12] que s'opèrent, à la fois, un élargissement du

[8] Mazrui A.A., « Tanzaphilia : a Diagnosis », *Transitions*, 31, 1967. Cette tanzaphilie a aussi caractérisé une partie de la sphère intellectuelle est-africaine, en premier chef certains intellectuels de l'université de Dar es Salaam, même si les débats entre les partisans et les opposants du socialisme ont été âpres.

[9] Constantin F., « Les images de la Tanzanie en France, mythes et parti pris », in Constantin F. & Martin D.-C., *Arusha (Tanzanie). Vingt ans après*, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1988, p.3

[10] Taguieff P.-A., « Le populisme et la science politique. Du mirage conceptuel aux vrais problèmes », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 56, 1997.

[11] Bayart J.-F., *L'Etat en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989. Cet effort de banalisation de l'Afrique caractérise, dès les années 1950-960, les travaux de l'anthropologie dynamique française, autour de la figure de Georges Balandier.

[12] Ces « styles politiques » renvoient aux personnalités politiques qui s'imposent dans la droite conservatrice et l'extrême droite : Margaret Thatcher en Grande-Bretagne, Jean-Marie Le Pen en France ou Jörg Haider en Autriche, ainsi qu'aux leaders hors système, souvent adeptes des médias (« télépopulisme »), qui tiennent un

champ d'application du concept de populisme à des phénomènes politiques autrefois tenus hors de sa portée par le monde savant, et sa diffusion dans l'espace public correspondant à un éloignement avec les définitions classiques des populismes historiques[13]. L'entreprise de sortie de l'exotisme des études africanistes s'est répercutée dans les travaux sur le populisme, puisqu'on constate l'inclusion des phénomènes politiques africains dans les typologies comparatives sur le populisme issues de la sociologie politique. Les « populismes de la décolonisation », selon l'expression forgée par Guy Hermet[14] pour éviter, comme il le précise, les catégorisations plus orientées théoriquement de populismes « tiers-mondistes » ou « exotiques », deviennent un objet légitime de la sociologie politique. Il n'en reste pas moins que ces essais typologiques sont toujours accompagnés de précautions méthodologiques relatives à la transposition et à l'application à un espace d'une extrême diversité d'un outil conceptuel développé pour dépeindre la réalité des vieilles démocraties européennes et des Etats du Nouveau Monde. De telles précautions sont particulièrement manifestes dès qu'il s'agit d'évoquer les réalités africaines[15]. Parmi les pays de la « décolonisation » et du « Tiers-Monde », l'Afrique reste donc toujours la grande absente[16].

*L'***ujamaa** *comme « populisme communautaire agrarien »*

La catégorisation savante de la voie de développement suivie par la Tanzanie de 1967 à 1985 sous le label de « populisme communautariste agrarien » date de cette période de renouvellement des réflexions sur les phénomènes populistes à partir du milieu des années 1980 et de reconsidération du fonctionnement politique en Afrique. Certes, des occurrences du terme « populisme » sont décelables dans quelques travaux[17] publiés sur ce pays dans les années 1960-1970, principalement lorsque est abordée la place et le rôle du peuple dans la pensée politique de Julius Nyerere. Mais ces références n'ont souvent aucune visée épistémologique réelle ni aucun effet de systématicité. Même dans les années 1980 et 1990, les rares occurrences du qualificatif « populiste » ne s'accompagnent guère de précautions

---

discours anti-partis et anti-élitiste, tels Silvio Berlusconi en Italie, Bernard Tapie en France et Alberto Fujimori au Pérou.

[13] Taguieff (1997, *op.cit.*) parle de la « désémantisation » du terme de populisme pour décrire le processus d'évidement du sens savant de ce terme tel qu'il avait été défini pour qualifier les populismes historiques.

[14] Hermet, *op.cit.*

[15] À cet égard, la formulation de Guy Hermet (*op.cit*) s'avère ambiguë lorsqu'il se demande s'il ne conviendrait pas d'appliquer une « clause de spécificité » aux populismes africains ou asiatiques, et « de les appréhender comme des objets irréductibles à nos définitions aussi bien qu'à nos classements ». L'opposition radicale Eux/Nous que la formulation de cette remarque suggère en creux semble réactiver les paradigmes caducs de l'africanisme classique.

[16] Hermet, *op.cit.* ; Gallissot, *op.cit.* ; Rioux, *op.cit.*

[17] On se réfère ici aux élaborations conceptuelles de la littérature savante visant la connaissance, non aux « pamphlets déguisés » utilisés dans le monde des médias (Taguieff, 1998, *op.cit.*, p.6).

conceptuelles fines, comme on le constate dans le travail de référence en langue française de Denis-Constant Martin[18] sur la Tanzanie socialiste ou dans les contributions collectives à l'ouvrage dirigé par Horace Campbell et Howard Stein sur la Tanzanie post-socialiste[19]. C'est autour des années 1980 que s'affirme l'usage de la catégorie du populisme dans des écrits qui évoquent la parenté du socialisme tanzanien avec le populisme agraire russe[20] ou qui relisent l'expérience socialiste à l'aune de la catégorie savante de « populisme »[21], ceci toujours à l'horizon des théories développementalistes et marxistes. Ainsi, chez Susanne D. Mueller, l'*ujamaa* est comparé au *narodisme*, en référence aux utopies réactionnaires russes du 19ème siècle, ceci dans l'objectif d'expliquer les raisons de l'échec d'une voie de développement qui n'aurait eu de socialiste que le nom[22]. Abdulrahman Babu, le leader politique l'*Umma party*, un parti marxisant basé dans les îles de Zanzibar, assimile aussi le socialisme nyériériste au narodisme pour mieux le disqualifier, accusant Nyerere de vouloir masquer les privilèges de classes qui traversent la société tanzanienne[23]. On trouve, à partir des années 1990-2000, quelques références au populisme de la Tanzanie post-indépendante dans les travaux de sciences politiques traitant plus largement du populisme. Ces travaux visent à présenter des élaborations typologiques de ce phénomène soit par l'identification, derrière la diversité des formes historiques du populisme, de quelques caractéristiques essentielles de définitions permettant d'aboutir à un idéal-type du populisme ; soit par un inventaire des divers populismes existant, suivant une méthode descriptive et comparatiste[24]. Mais bien souvent, dans de tels travaux, la référence aux populismes africains n'y est rien de plus qu'un effet d'appel : aucune étude détaillée et argumentée, aucune référence biographique ne vient nourrir cette labellisation[25]. Ce n'est que très récemment qu'un nouvel ouvrage propose une

[18] Martin D.-C., *Tanzanie : L'invention d'une culture politique*, Paris, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques / Karthala, 1988.
[19] Campbell H. & Stein H., *Tanzania and the IMF : The dynamics of liberalization*, Boulder, San Francisco et Oxford, Westview Press, 1992.
[20] Mueller S. « Retarded Capitalism in Tanzania", in Miliband R. & Saville J. (eds.), *The Socialist Register*, London, The Merlin Press, 1980.
[21] Kitching G., *Development and Underdevelopment in Historical Perspective: Populism, Nationalism and Industrialisation*, London, Oxford University Press, 1982.
[22] L'auteure précise que le parallèle dressé, dans l'article, entre les élites tanzaniennes au pouvoir et les Narodniks russes est strictement métaphorique, dans la mesure où « a) *no exact parallel with the material conditions in Russia at the time Lenin was writing is suggested ; b) the Narodniks were a movement and not a state ; c) the ruling class in Tanzania became 'populist' after becoming dominant in the State and not before* » (Mueller, *op.cit*., p.203, note**). La métaphore serait alors fondée en pertinence à partir de deux aspects : le socialisme à l'africaine partagerait avec le narodisme des conceptions similaires de la société et des objectifs à atteindre ; les résultats de l'institutionnalisation des idées populistes en Tanzanie confirmeraient les prédictions de Lénine en relation à la mise en application pratique du narodisme, à savoir la formation d'une bourgeoisie capitaliste d'Etat et la paupérisation de la paysannerie.
[23] Babu A., *African Socialism or Socialist Africa ?*, Londres, Zed Press, 1981, p.xv.
[24] Taguieff, 1997, *op.cit.*
[25] Gallisot, *op.cit.*; Hermet, *op.cit.*; Rioux, *op.cit.*

relecture systématique de la pensée politique des trois théoriciens des réalités africaines, Frantz Fanon, Amilcar Cabral et Julius Nyerere, à l'aune de la catégorie de populisme[26].

Je tente ici, en prenant appui sur les ouvrages de Gavin Kitching[27] et de P.L.E. Idahosa, et en les complétant par quelques références moins systématiques à ce qu'aurait été le populisme tanzanien, de retracer les argumentaire qui utilisés pour justifier une relecture *a posteriori* de l'idéologie nationale et des pratiques gouvernementales de l'époque socialiste, élaboré et mis en œuvre, à partir de la fin des années 1960, par le président Julius Nyerere et son cercle restreint d'élites politiques. Esquissons très brièvement quelques faits d'histoire. En 1967, avec la Déclaration d'Arusha, la République Unie de Tanzanie[28] s'oriente vers une voie originale de développement économique, social et politique dénommée *ujamaa* en swahili, ou socialisme à l'africaine (littéralement, « familialité »)[29]. Le texte de la déclaration d'Arusha qui, couplé aux écrits successifs de Nyerere et à ses discours politiques, fut qualifié de « philosophie » ou d'« idéologie » du fait de sa cohérence idéologique interne et de sa constance dans la durée, constituait un projet de société centré sur les principes de liberté, d'égalité, d'unité et de justice couplés à des objectifs de développement harmonieux et homogène de la Tanzanie, visant à assurer l'autosuffisance du pays. Parmi les mesures politiques, sociales et économiques majeures qui ont été adoptées se trouvent en bonne place la collectivisation des terres et leur exploitation communautaire par le biais du travail collectif et de coopératives de production et de commercialisation, la création de villages communautaires, et la nationalisation des entreprises. La mise en œuvre concrète de ce programme de développement fut néanmoins moins cohérente et constante que le volet idéologique le justifiant : elle évolua au gré des priorités du gouvernement et des nécessités du moment, parfois en contradiction avec des principes inflexibles pourtant réaffirmés[30].

Les grandes lignes de la voie de développement suivie par la Tanzanie post-indépendante maintenant posées, voyons selon quelles modalités et quelles logiques les travaux de sciences politiques sur le populisme opèrent pour classifier l'*ujamaa* dans la

[26] Idahosa P. L. E., *The Populist Dimension to African Political Thought: Critical Essays in Reconstruction and Retrieval*, Trenton, Africa World Press, 2004.

[27] Dans cet ouvrage sur les « néo-populismes », variantes idéologiques modernes de populisme russe du 19ème siècle, Gavin Kitching définit comme « populiste » tout courant de pensée qui, depuis le 19ème siècle, défend des modes de développement fondés sur la petite entreprise individuelle dans l'industrie et l'agriculture.

[28] La République Unie de Tanzanie est créée en avril 1964 par le traité d'Union entre le Tanganyika et l'archipel de Zanzibar.

[29] Nyerere J., *Freedom and Unity, Uhuru na Umoja. A selection from writings and speeches 1952-1965*, London, Oxford University Press, 1967 ; *Ujamaa. Essays on Socialism*, Dar es Salaam, Oxford University Press, 1968.

[30] Boenen H. *Tanzania*, Party Transformation and Development, Princeton, Princeton University Press, 1967 ; Cliffe L. & Saul J., *Socialism in Tanzania. An Interdisciplinary reader*, 2 vol., Nairobi, East African Publishing House, 1973 ; Batibo H. & Martin D.-C., *Tanzanie. L'Ujamaa face aux réalités*, Paris, Editions Recherche sur les Civilisations, 1989 ; Martin, 1988, *op.cit.*

catégorie de « populisme », et plus spécifiquement de « populisme communautariste agrarien ». Pour ce faire, deux dimensions sont généralement distinguées au plan analytique : l'idéologie *ujamaa*, abordée par le biais des nombreux écrits de Julius Nyerere (et dont les citations les plus fréquemment référées sont citées ici entre parenthèses); l'exercice du pouvoir, appréhendé à partir d'une économie politique de la Tanzanie et du contrat moral qui liait groupes dominants et groupes dominés (économie morale).

Au plan idéologique, la classification dans la catégorie de « populisme » prend acte du fait que, dans l'idéologie nationale qui s'impose à partir de 1967, le peuple tanzanien est peint sous les traits d'un ensemble homogène et uni, sans clivages de classes (« *I doubt if the equivalent of the word 'class' exists in any indigenous African language ; for language describes the ideas of those who speak it, and the idea of class or 'caste' was non-existent in African society* »). Le peuple est présenté à la fois comme la source d'inspiration du projet national et comme sa visée : l'*ujamaa* consisterait en un retour aux modes d'organisation socioéconomique traditionnels et aux valeurs sociales d'entraide, de partage et de coopération partagées par l'ensemble des Tanzaniens (« *We, in Africa, have no more need of being 'converted' to socialism than we have of being 'taught' democracy. Both are rooted in our own past – in the traditional society which produced us* »). Ce peuple est pensé comme formant un couple d'opposition avec les élites politiques, lesquelles sont présentées comme un mal nécessaire pour la gestion de l'Etat : leur nombre, leur rôle et leur pouvoir doivent être contenus. Le Code des Dirigeants, qui encadre les comportements des hommes politiques et des fonctionnaires, en est l'illustration. L'ambivalence de Nyerere à l'égard des intellectuels de l'Université de Dar es Salaam est aussi généralement mentionnée pour asseoir son populisme. Si l'éducation est une priorité en ce qu'elle doit permettre l'émancipation intellectuelle, préalable à tout émancipation politique, économique et sociale durable, les professeurs d'université sont traités avec méfiance : ils seraient, à la fois, trop coupés des réalités sociales africaines paysannes ; susceptibles de développer une conscience de classe qui les amènerait à se tenir à part du reste de la société ; et enclins à énoncer des propositions critiques visant à contrer les efforts de construction nationale et socialiste mis en œuvre par la sphère politique. Le socialisme à l'africaine serait un populisme « communautariste » car la communauté, si elle doit être dépassée dans sa dimension ethnique pour laisser place à des sentiments d'appartenance citoyens, reste le modèle de référence dont le mode de fonctionnement, caractérisé par les solidarité de ses membres et la faiblesse des différenciations socio-économiques, doit simplement être élargi à l'échelle de la nation (« (…) *la communauté était une unité au sein de laquelle chaque individu était important et dans*

laquelle les biens étaient partagés sans que cela ne donne lieu à de trop grande inégalités. C'est fondamentalement cela que nous voulons signifier lorsque nous disons que la société africaine traditionnelle était une société socialiste. Et quand nous disons que la Tanzanie veut construire un « socialisme africain », nous affirmons que nous avons l'intention d'adopter la même attitude dans les conditions nouvelles d'un Etat-nation qui a de plus en plus recours à des techniques modernes de production économique »[31]). Il s'agit enfin, par le label de populisme « agraire », de souligner le rôle central que le projet de développement de l'*ujamaa* accordait aux masses paysannes, dans un pays où 85% de la population vivait d'agriculture traditionnelle en zones rurales. Les paysans étaient appelés à constituer la base sociale du développement économique et social du pays. L'industrialisation devait se limiter aux petites et moyennes entreprises. Les qualificatifs d'« idéaliste»[32] et d'« utopiste » sont parfois accolés au populisme nyériériste afin de rendre compte à la fois de l'ancrage de l'*ujamaa* dans une vision romantique des sociétés précoloniales africaines mais aussi des objectifs et des moyens assignés, fondés en valeur moins qu'en raison de leur opérationnalité et de leur efficacité. Le charisme de Nyerere est aussi fréquemment souligné pour justifier la classification de l'expérience tanzanienne dans la catégorie de « populisme »[33] : brillant orateur, Nyerere aurait su galvaniser les foules en jouant avec le répertoire des émotions, le registre de la culture et de l'africanité, et le thème de liberté porteur d'adhésion au lendemain des indépendance. Gavin Kitching repère enfin dans le rejet d'une urbanisation déshumanisante et génératrice d'exploitation, et dans une méfiance envers l'argent et les prêts financiers des traits proprement populistes[34] – la traduction en swahili par Nyerere de la pièce de Shakespeare, *Le Marchand de Venise*[35], serait un bon exemple de cette condamnation des intrigues politico-financières et de la cupidité poussant au crime.

Les analyses du volet idéologique de l'*ujamaa* ouvrent, dans ces textes, sur un passage en revue des mesures économiques et sociales de la période socialiste. S'il s'agit, par ce biais, de tenter de saisir un populisme en action, tel qu'il se donne à voir dans l'exercice même du pouvoir, la plupart des auteurs s'empressent d'indiquer que les échecs auxquels ces mesures ont mené ne doivent aucunement servir de gabarit pour juger de l'intention qui présidait à l'*ujamaa* en tant qu'idéologie, donc de l'engagement moral de Nyerere. Ainsi, c'est à une forme de populisme paternaliste qu'est rattachée l'observation selon laquelle le nouvel Etat

[31] Nyerere, 1968, pp.198-199.
[32] Hermet, *op.cit.*, p.346.
[33] Hermet, *Ibid.*
[34] Kitching, *op.cit.*, p.67-68.
[35] Nyerere J., *Mabepari wa Venisi*, Dar es Salaam, Oxford University Press, 1969.

s'est construit classiquement sur une opposition entre le peuple et le gouvernement[36]. Ce serait l'Etat, et à travers lui le parti unique, qui aurait été le guide de la nation et, par conséquent, l'unique décideur politique. Certes, on nous explique que le parti unique se présentait officiellement comme un forum par l'intermédiaire duquel la volonté populaire pouvait s'exprimer jusqu'au sommet du pouvoir. Mais le pouvoir est décrit comme fonctionnant moins suivant des rapports de droits et d'obligations réciproques s'incarnant, dans les routines quotidiennes, dans des pratiques d'assistance, de patronage et de clientélisme, que sur une césure peuple/gouvernement. Le pouvoir, quasi hégémonique, aurait circulé à sens unique, de haut en bas, parce que les élites, maîtresse des rouages institutionnels, se plaçaient dans la position de guide du peuple. Cette césure gouvernants/gouvernés qui marque de nombreux travaux d'économie politique permet d'expliquer l'émergence de pratiques autoritaires contre le peuple : c'est contre le conservatisme irraisonné de la paysannerie qu'ont été opérés les regroupements, menés manu militari, des villageois dans des villages communautaires à la fin de la phase de la campagne de villagisation[37].

En résumé, on constate que les essais de catégorisation savante de l'expérience *ujamaa* s'opère par la confrontation de la rhétorique des autorités et des rouages de la vie politique, économique et sociale en Tanzanie pendant la période socialiste aux variables d'un idéal-type du « populisme » développé au sein de la science politique universitaire. Ces écrits suivent donc une démarche qui fonctionne par assignation d'une catégorie à une trajectoire historiquement située à partir d'une grille de lecture prédéfinie, plutôt qu'ils ne cherchent à faire émerger, à partir d'une analyse détaillée des modes de gouvernance et des dispositifs économiques du pouvoir, les mécanismes et les routines de soumission, d'assujettissement et de consentement selon une conception relationnelle des rapports entre élite et dominés. La classification de l'expérience tanzanienne dans la catégorie des populismes, qui se donne pour objectif de jeter un nouveau regard sur le régime nyériériste, nous révèle ses grandes lacunes : elle nous renseigne bien moins sur l'exercice du pouvoir, pourtant l'objet même qu'elle vise à décrire, que sur l'épistémè de la science politique classique.

Quid de la terminologie swahilie en usage ?

[36] Martin, 1988, *op.cit.*
[37] Hyden G., *Beyond Ujamaa in Tanzania: Underdevelopment and an Uncaptured Peasantry*, London, Heinemann, 1980.

Le concept savant de populisme n'a pas de traduction en swahili, la langue nationale officielle de la Tanzanie. Depuis l'indépendance, le swahili a été l'objet d'une standardisation poussée de son lexique et de sa syntaxe[38]. C'est majoritairement sous la forme d'innovations lexicales qu'ont été importés des termes qui n'avaient pas d'équivalents swahilis, parce que renvoyant à des réalités nouvelles. Ces néologismes ont été particulièrement nombreux dans le domaine politique, en relation à l'énonciation du projet idéologique de l'*ujamaa* et à son appropriation par la population. L'enrichissement du vocabulaire politique correspondait à une volonté claire des élites politiques de mettre en circulation des concepts qui pourraient devenir de catégories populaires d'usage courant. Ces néologismes ont pu être de simples déformations phonétiques de leurs équivalents étrangers, en général anglais, tels *demokrasia* pour « démocratie », ou *komeradi* pour « camarade » ; ou de réelles créations lexicales fondées sur la composition de différents éléments sémantiques proprement swahilis, comme dans les cas d'*ujamaa*, de *wananchi* (les citoyens) ou de *wanasiasa* (les politiciens)[39]. Or on constate que le concept de populisme est absent du vocabulaire politique swahili, qu'il soit savant, politicien ou populaire. Certes, on trouve dans le dictionnaire bilingue anglais/swahili de référence publié en 2000 par l'Institut de Recherche en Swahili de l'Université de Dar es Salaam des essais de traduction du concept de populisme : « *mfumo wa serikali/siasa inayojali maoni na fikra za umma* » (système de gouvernement/système politique qui prend en considération les opinions et les idées du peuple); et de l'adjectif populiste : « *mtu anayefuata mfumo huo* » (individu qui suit ce système). Mais, comme on le voit, ces définitions sont des périphrases descriptives et non des innovations lexicales d'un terme propre et unique. Par ailleurs, elles renvoient directement au concept savant de populisme issu de la science politique, donc de la sphère académique, et non aux définitions routinières issues du sens commun qui se sont répandues dans l'espace public d'autres pays du monde.

Trois concepts appartenant à la panoplie du vocabulaire politique importé et traduit peuvent pourtant être évoqués ici dans la mesure où ils sont utilisés localement pour renvoyer à des signifiés que le concept de populisme recouvre aussi, sans qu'il les épuise : *utaifa*, le « nationalisme » ; *uzalendo*, le « patriotisme » ; et enfin *umaarufu*, la « popularité ». Si aucun de ces termes, à lui seul, ne peut être considéré comme un équivalent du concept de populisme, leur usage croisé, dans un même discours, permet de référer à des idées mitoyennes. *Utaifa* et *uzalendo* ont été d'usage très courant pendant toute la période

[38] Maw J. & Parkin D., *Swahili Language and Society*, Vienne, Beiträge für Afrikanistik, 1985; Whiteley W.H., *Swahili. The Rise of a National Language*, London, Methuen, 1969.
[39] Philippson G., « Etude de quelques concepts politiques swahili dans les œuvres de J.K. Nyerere », *Cahiers d'études africaines*, 10, 1970 ; MARTIN, 1988, *op.cit.*.

socialiste. Le premier renvoie aux efforts de construction d'une entité politique, la nation (*taifa*[40]), fondée sur un sentiment partagé d'appartenir à un ensemble dont les frontières géographique, culturelles et morales coïncideraient. S'il peut être traduit par l'expression « identité nationale » ou « conscience nationale », si l'on se place du point de vue des modalités d'inscription de cette entité dans les structures cognitives de la population, il renvoie aussi au nationalisme en tant que mouvement politique se donnant pour finalité l'obtention de cette nation. Il peut parfois être négativement connoté, lorsque *utaifa* implique la fermeture sur soi, aussi bien géographique, culturelles que politique. Le second terme, *uzalendo*, qualifie l'attachement affectif et le dévouement pour le pays, renvoyant donc à l'idée de patriotisme. Il semble être investi d'une charge affective positive plus forte que *utaifa*. Ceci explique que, contrairement au terme *utaifa*, *uzalendo* est souvent utilisé dans les discours politiques et les chansons pour encourager le concours de l'ensemble de la population à l'intérêt national. *Umaarufu*, d'usage plus récent, renvoie aux efforts rhétoriques déployés par les hommes politiques pour gagner en popularité, efforts rattachés au domaine de la cajolerie et de la persuasion, ainsi qu'aux argumentaires simplistes et binaires : étrangers versus nationaux ; continentaux versus Zanzibaris ; musulmans versus chrétiens. *Umaarufu* appartient donc au même champ sémantique que la notion de démagogie. Ces trois termes swahilis balisent l'espace sémantique relatif au concept importé, savant ou non, de populisme, sans toutefois s'y superposer.

Cette absence de traduction terme à terme explique pourquoi on observe actuellement des phénomènes de *code-switching*, c'est-à-dire au mélange de mots issus de codes linguistiques différents, dans des textes en swahili. L'occurrences du terme anglais de « populism » a été notée dans des blogs personnels pour qualifier les partis d'opposition, et les discréditer sous prétexte qu'ils seraient incapables de formuler des programmes politiques cohérents (« Wapinzani Tanzania ni ma*populist* tuu ; hakuna sera inayoeleweka » : les politiciens de l'opposition en Tanzanie ne sont que des populistes ; on ne comprend rien à leur politique[41]). On assiste ici à l'introduction d'un terme étranger par un double processus de déformation phonétique et de swahilisation (dont témoigne la préfixation de l'affixe pluriel *ma-*). Sans chercher ici les raisons de l'absence d'innovation lexicale savante ou populaire pour favoriser l'appropriation du concept de populisme, on constate que la Tanzanie

[40] Le terme *taifa* signifie « la nation » en tant qu'entité politique, avec un contenu affectif positif (Philippson, *op.cit.*, pp.532-533). On pourrait, en référence à des terminologies politistes plus récentes, aussi le traduire par communauté politique imaginée, voir Benedict A., *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1991 [1983].

[41] http://www.jamiiforums.com/jukwaa-la-siasa/22428-tunavuna-aibu-wapinzani-3.html

contemporaine est bien loin de cette « extension incontrôlée » du terme de populisme qui s'opère dans d'autres pays du monde, de cette dynamique de la « carrière médiatique du *populisme*, hors des études savantes » qui aurait été « inaugurée par un suremploi polémique et une désémantisation croissante »[42].

Apparition de nouveaux styles politiques en Tanzanie post-socialiste

Depuis les années 1990, on observe que les écrits académiques sur la vie politique contemporaine en Tanzanie post-socialiste font un usage croissant du terme de « populisme », et surtout de l'adjectif « populiste ». Rarement accompagné de considérations épistémologiques ou de précautions d'emploi, situé à mi-chemin entre définition savante et acceptions populaires, ce concept est utilisé pour qualifier un style politique relativement nouveau dans le paysage tanzanien : le leader démagogue, manipulateur d'émotions et mobilisateur de foules, qui adopte des positions antidémocrates et antiélitistes et recourt de façon systématique à la polémique. On est donc dans une configuration similaire à celle du reste du monde. En Tanzanie, ce style politique populiste est aujourd'hui incarné par le révérend Christopher Mtikila, actuel chef de file d'un petit parti d'opposition très radical nommé le Parti Démocratique (*Democratic Party*, DP). Contrairement à une majorité des autres leaders des partis politiques constitués au moment de l'adoption du multipartisme en 1992[43], qui sont issus de l'ancien parti unique, Mtikila est un personnage hors système. Il est venu à la politique par le biais de son engagement auprès d'une église indépendante, la Full Salvation Church dont il se déclare aujourd'hui le leader, et auprès d'organisations de défense des droits de l'homme. Il défraye la chronique dès le milieu des années 1990 en raison de ses attaques véhémentes contre la communauté indopakistanaise, les musulmans et les élites au pouvoir. Ce sont de telles positions racistes, fondamentalistes et antiélitistes, qui lui valent le qualificatif de « populiste » dans la littérature savante : Ariel Crozon évoque ses discours « populistes » qui attisent les oppositions entre chrétiens et musulmans[44]; Aminzade le qualifie de « politicien populiste talentueux» [45] ; Bruce Heilman et Ndumbaro parlent du « test

[42] Taguieff, 1998, *op.cit.*, p.6

[43] En 1992, 13 partis d'opposition sont enregistrés ; toutefois, le *Democratic Party* n'est pas officiellement enregistré avant le 7 juin 2002 en raison de l'absence de représentations à Zanzibar.

[44] Crozon A., « Dire pour séduire : langages et politique en Tanzanie », in MARTIN D.-C., *Les nouveaux langages du politique en Afrique orientale*, Paris, Karthala-IFRA, 1998, p.171.

[45] "*Regardless of what one thinks of his racist politics, it is clear that Mtikila was a skilful populist politician, who read the popular mood and seized on issues that divided the ruling party*" (AMINZADE R. « From Race to Citizenship: The Indigenization Debate in Post-Colonial Tanzania », *Comparative Studies in International Development*, 38(1), 2003, pp.53-54).

populiste » auquel Mtikila soumet le parti au pouvoir[46]. Le fait qu'il soit, dans un même élan, aussi qualifié d'« habile démagogue »[47] témoigne à l'évidence que l'adjectif populiste, dans l'ensemble de ces écrits, renvoie à ses acceptions contemporaines liées aux nouveaux styles politiques qui émergent de part le monde.

C'est tout d'abord sa xénophobie et son intolérance religieuse qui constituent les critères de classement du révérend Mtikila dans la catégorie de « leaders populistes ». Pour mieux comprendre ses invectives contre les communautés d'origine étrangère, principalement indopakistanaises mais de nationalité tanzanienne, il convient d'esquisser la configuration économique et sociale tanzanienne au milieu des années 1990. À cette époque, le passage d'une économie planifiée pilotée par l'Etat à un capitalisme de libre marché[48] a rendu possible l'accroissement de l'investissement étranger et la relance du dynamisme des communautés commerçantes traditionnelles, indiennes et arabes. Les nouveaux entrepreneurs africains, issus à une écrasante majorité de l'ancienne administration paraétatique et de l'ancien parti unique[49], qui débutent leur entrée dans le monde capitaliste avec un fort handicap en capitaux et savoir-faire, font rapidement part de leur mécontentement à ne pouvoir accéder aux nouvelles opportunités économiques et financières. Ce sont eux qui en viennent à remettre en cause la présence des hommes d'affaires indiens installés sur le sol tanzanien depuis plusieurs générations, accusés de constituer un monopole économique de fait. Introduisant dans les débats publics la question de la préférence nationale (*uzawa* en swahili), ces entrepreneurs africains prônent un programme économique préférentiel consistant à donner la priorité aux individus d'origine africaine et de nationalité tanzanienne dans le rachat des entreprises nationales en voie de privatisation, dans la passation de contrats sur appels d'offres, ou dans la création d'entreprises. Les médias dynamiques, largement sous contrôle de ces mêmes hommes d'affaires, ont facilité la diffusion de ce thème dans l'espace public. Son écho avec l'insécurité socioéconomique accrue parmi toutes les classes sociales et l'histoire des ressentiments envers les Indiens du pays, inscrite dans les mémoires collectives africaines,

[46] Heilman B. & Ndumbaro L., « Corruption, Politics and Societal Values in Tanzania : An Evaluation of the Mkapa's Administration Anti-corruption Efforts », *African Journal of Political Science*, 7(1), 2002, p.13.
[47] Prunier G., « Les communautés indiennes », in Grignon F. & Prunier G., *Le Kenya contemporain*, Paris-Nairobi, Karthala-IFRA, 1998, pp.209-230.
[48] Tripp A.M., *Changing the Rules: The Politics of Liberalization and the Urban Informal Economy in Tanzania*, Berkeley, University of California Press, 1997 ; Bagachwa M.S.D., « La libéralisation économique. Crises et ajustements structurels », in Baroin C. & Constantin F., *La Tanzanie contemporaine*, Paris, Karthala-IFRA, 1999, pp.211-227 ; Campbell & Stein, *op.cit.*
[49] Heilman B., *Capitalism as a Social Movement: the Case of Tanzania during the Mageuzi Era*, Thèse de doctorat, Université de Dar es Salaam, 1998.

explique sa popularisation[50]. Quand il s'empare de la question de l'*uzawa* et profite de la campagne qui précède les élections présidentielles et parlementaires de 1995 pour lancer ses invectives racistes contre la communauté indienne, Christopher Mtikila saisit donc au vol un thème déjà populaire et mobilisateur. Et la rhétorique stratégique de Mtikila, qui consiste à faire de la question de la préférence nationale un récit politique de l'autochtonie, se montre efficace : un sondage datant de 1995 révèle qu'il est le second homme politique le plus populaire du pays après le père de la nation, Julius Nyerere[51]. Les attaques contre les musulmans, quant à elles, réactivent les distinctions historiquement construites entre gens de la côte (les Swahilis) et gens de l'intérieur, et se nourrissent du contexte international actuel de radicalisation des dichotomies religieuses binaires et de démonstrations accrues de la foi.

L'antiélitisme affiché du révérend Mtikila est aussi une raison de sa catégorisation dans un style populiste moderne. Le chef de file du DP n'a de cesse de remettre en question la « politique du ventre » des élites au pouvoir, toutes décrites comme corrompues. La lame de fond de grande corruption qui s'est abattue sur la Tanzanie depuis 2007, et confirme à la population la prégnance des pratiques de prédation parmi les élites politiques[52], est exploitée par le révérend Mtikila. Il ne craint pas les attaques nominales, qu'il accompagne de propos diffamants et insultants. Ainsi, en 1999, l'année précédent les secondes élections multipartistes du pays, il s'en est pris au premier ministre de l'époque, Frederick Sumaye, en le traitant de *gabacholi,* c'est-à-dire de « voleur » en gujarati et l'ancien président Benjamin Mkapa de mozambicain, pour lui dénier la citoyenneté tanzanienne. Si d'autres hommes politiques s'en sont parfois pris à la figure de Julius Nyerere, le révérend est le seul à oser calomnier le père de la nation tanzanienne. Peu après le décès de Nyerere en octobre 1999, le bruit circula que Mtikila était l'auteur de cassettes mises en circulation clandestinement, qui contenaient des attaques injurieuses contre le défunt chef d'Etat[53]. Ce dernier y était qualifié de « diable » (« *devil* ») et sa mort attribuée au Sida[54]. Mtikila est aussi l'auteur revendiqué d'un texte pamphlétaire, non publié, intitulé « Les informations du *Democratic Party* sur les péchés de Julius Kambarage Nyerere ». Ce libelle, qui expose les manœuvres frauduleuses et

[50] Fouéré, M.-.A, « La préférence nationale en Tanzanie postsocialiste : entre citoyenneté, autochtonie et race », *Politique africaine*, n°115, 2009 : 137-153
[51] Aminzade, *op.cit.*, p.52.
[52] Fouéré M.-A., « Scandales financiers et remous politiques en Tanzanie », *Mambo ! La lettre d'information de l'Institut français de recherche en Afrique*, VII(4), 2008.
[53] Le révérend Mtikila se défend aujourd'hui d'avoir été l'instigateur de ce scandale, l'attribuant à ses « ennemis », les politiciens du CCM (entretien, juin 2006).
[54] La férocité de cette accusation est à mettre en rapport au stigmate qui accompagne les individus infectés du sida, maladie associée à une moralité dépravée. Nyerere est décédé de leucémie le 14 octobre 1999.

les supercheries politiques de Nyerere, présente le premier président du pays sous les traits d'un être « maléfique » littéralement possédé par le démon.

Il semble que le label « populiste » tend à se diffuser pour décrire les pratiques démagogues similaires à celles déployées par le révérend Mtikila. L'ancien leader de la NCCR-Mageuzi et actuel président du TLP, Augustine Mrema, est aussi rangé dans cette catégorie. Selon Ariel Crozon, « *la NCCR-Mageuzi a radicalement changé d'image politique après le ralliement d'Augustine Mrema : d'élitiste, elle est devenue populiste* »[55], propos qui font écho à ceux d'Aminzade, mettant dans le même sac Mtikila et Mrema, tous deux « *partisans populistes* » de la préférence nationale[56]. Récemment, le célèbre intellectuel Issa Shivji a eu recours à l'étiquette de « populisme » pour qualifier les stratégies électoralistes de l'actuel président Jakaya Mrisho Kikwete : celui-ci aurait été élu sur un vote « populiste » ayant pris appui sur ses promesses impossibles à tenir à la jeunesse désoeuvrée du pays[57]. On constate que ces nouveaux usages du terme de « populisme » pour décrire un nouveau style politique ont une visée péjorante et disqualifiante. Mais, à disqualifier le populisme du révérend Mtikila, on échoue à saisir les raisons de la relative popularité de cette figure politique. Les idées de fond de Mtikila sont en effet considérées comme pleinement recevables par de nombreux interlocuteurs, telles le fait que les masses seraient maintenues dans l'ignorance, que la référence au peuple et les promesses de juste redistribution des richesses ne seraient que de la poudre au yeux jetée par les élites au pouvoir afin de maintenir la population dans la soumission, ou encore que l'accumulation privée des richesses nationales serait la règle.

Conclusion

Ce passage en revue des modes de qualification des phénomènes politiques ayant marqué la Tanzanie socialiste et des nouveaux styles politiques en Tanzanie post-socialiste témoigne des aléas des conceptualisations savantes en terme de populisme. L'augmentation des occurrences du qualificatif « populiste » pour renvoyer à une expérience socialiste autrefois appréhendée suivant les catégories d'analyses propres aux théorisations marxistes et aux approches développementalistes nous parle bien plus des nouvelles épistémès de la science politique qu'elle n'éclaire sous un jour nouveau cette période de l'histoire de la

[55] Crozon, *op.cit.*, p.139.
[56] Aminzade, *op.cit.*, p.60.
[57] "*President Jakaya Mrisho Kikwete came to power on a populist vote.* Wamachinga, *the semi-employed and unemployed youth of Dar es Salaam symbolized his populist support. He promised them one million jobs*" (Interview d'Issa Shivji, « One year on in Tanzania : A false start", dans *Pambazuka News*, 2007).

Tanzanie. Par ailleurs, la plasticité de l'idéologie nyériériste et ses références à des principes moraux et politiques qui puisent dans des traditions variées (socialisme européen, fabianisme, tradition africaine, communisme paysan)[58], parfois sans crainte de la contradiction et des effets de grand écart, interdit de poser une équation directe entre populisme et *ujamaa*. En ce sens, cerner au plus près les conceptions et les modalités concrètes des rapports entre gouvernants et gouvernés et de la place principielle ou réelle du peuple pendant la période socialiste, fondé sur une analyse de l'exercice même du pouvoir, paraît plus à même de compléter notre compréhension savante de ce pays que les tentatives d'épingler l'expérience tanzanienne dans la boîte des papillons populistes. L'usage croissant du terme populiste pour qualifier les styles politiques actuels renvoie à un double phénomène ayant une extension très large : l'imposition, sur la scène internationale, d'une acceptation non savante du populisme défini comme un équivalent de la démagogie et d'un appel à l'émotion, plus qu'à la raison, dans lequel la figure du bouc émissaire et la rhétorique anti-establishment joue un rôle central; la crise des idéologies de gauche qui se caractérisaient par un discours sur les dominés et pour les dominés. Les discours qui, en Tanzanie, sont rangés dans cette nouvelle catégorie médiatico-populaire de populisme ont ceci en commun qu'ils viennent remplacer les grands récits du socialisme et du développement, aujourd'hui en perte de vitesse, qui donnaient une place centrale à la catégorie du peuple. Eu égard à l'ensemble de ces considérations sur les conceptualisations savantes, les usages politiques et les emplois langagiers ordinaires en relation au concept de populisme, les aléas de la qualification des entreprises politiques tanzaniens sous le label de « populisme » nous renseignent moins sur les caractéristiques de ces dernières que sur leur mise en adéquation avec le lexique mondialisé des signifiants politiques et épistémologiques en circulation.

[58] Voir notamment Martin, 1988, *op.cit*., et Stoger-Eising V., « Ujamaa Revisited : Indigenous and European Influences in Nyerere's Social and Political Thought », *Africa*, 17(1), 2000.